

Parmi les préjugés qui se sont frayé leur route dans le domaine de l'art, il en est un dont, tôt ou tard, il faudra faire justice. Déjà mille démentis sont venus le saper, et chaque jour élargit la brèche. Naguère on disait à un homme: « Ta pensée s'est manifestée sous telle ou telle forme, ta voie est tracée, tu n'en sortiras pas. » Et de par l'arbitraire des masses on limitait sa sphère d'action, on circoncrivait son intelligence, on lui assignait un genre spécial.

MM. les phrénologistes n'ont pas peu contribué à cimenter ces prisons cellulaires du cerveau, et la foule, enchérissant sur Gall et Spurzheim, s'est amusée à parquer les aptitudes, à subordonner les vocations aux *bosses* du crâne. Mais, n'en déplaise au docteur Castle qui, par ses aperçus ingénieux, captive tout Paris,, nous bataillerons contre ce système, et M. Gevaert nous servira de témoin, que dis-je? d'argument.

Voici un homme qui a passé sa jeunesse à étudier les langues orientales ; il sait le sanscrit, l'hébreu, le syriaque, l'arabe, l'arménien ; il déchiffre le Koran et le Zend avesta, il se sent entraîné vers la philologie: c'est un polyglotte, un savant ; il est rivé dans sa sphère, il n'en sortira plus. — Pardon, il en sort ; il aborde l'art musical: le voilà compositeur, et les légendes allemandes lui inspirent des chants suaves et mélancoliques. Il avait donc la *bosse* musicale? Je ne sais, mais il faut le croire: *le Billet de Marguerite* n'est certes pas l'œuvre d'un philologue. — Est-il prédestiné au *Lied* allemand? Non. Voici venir *Les Lavandières de Santarem* avec les cantilènes de l'Estramadure ; voici les larges accents de *Quentin Durward* ; et enfin voici *Château Trompette*, un opéra-comique pur sang, une œuvre toute semillante, toute française, toute bordelaise, où n'entre, je vous prie de le croire, aucune parcelle de sanscrit, d'hébreu, d'arabe ni de syriaque. Donc, M. Gevaert déroute complètement la phrénologie, à moins qu'il n'ait une infinité de bosses développées à un degré culminant.

Mais quittons un instant ce crâne belge pour nous occuper du poème de *Château Trompette*.

Au lever du rideau, le maréchal duc de Richelieu débarque à Bordeaux, au bruit de l'artillerie et au milieu des acclamations populaires. Le duc vient prendre possession du gouvernement de la Guienne, et, fidèle à sa renommée don juanienne, son premier souci est de grossir le chiffre de ses bonnes fortunes ; il envoie donc Champagne, son digne valet de chambre, à la piste des beautés bordelaises.

Mais le duc ne se contente pas de faire des victimes dans le camp féminin, il possède la collection complète de leurs portraits ; le public le sait, et je vous laisse à penser les anecdotes scandaleuses et les chansons qui courent déjà la ville. On n'a pas même craint de publier un petit livre contenant la nomenclature des dames en question avec la reproduction plus ou moins exacte de leurs traits.

Or, un jeune clerc de procureur, Olivier Bancelin, a trouvé dans ce livre le nom et les traits de sa mère! Outré d'une telle infamie, il veut se rendre chez le maréchal et lui demander justice. Mais Lise, — une fort jolie grisette qu'Olivier doit épouser, — cherche à calmer son prétendu en lui faisant jurer de ne rien entreprendre trop précipitamment.

Richelieu avait déjà inscrit sur la liste de ses futurs conquêtes Mme Bourcant, la femme d'un notable bordelais ; seulement il avait compté sans le mari, homme jaloux et madré, qui, au lieu de conduire Mme Bourcant au bal du gouverneur, s'avise de la faire remplacer par Cadichonne, sa servante, pendant qu'il expédie sa

femme au couvent d'une tante chanoinesse. Champagne, en fin limier, a découvert la trame et achète le batelier chargé de l'expédition. Mais Champagne est lui-même joué par Lise, qui, déguisée sous un capuchon, prend la place de Mme Bourcant.

Au second acte, Lise se trouve dans l'appartement du maréchal. Celui-ci veut tenter une de ces bonnes fortunes qui l'ont rendu célèbre. On soupe, on chante, on boit ; mais ce n'est point Lise qui succombe, c'est Richelieu, vaincu par l'âge et l'ivresse ; et la grisette profite de son sommeil pour s'emparer du portrait original de Mme Bancelin. C'était tout ce qu'elle voulait. Excellente Lise! elle ne songe pas que la copie de ce portrait court les rues...

Au troisième acte, nous trouvons le duc furieux d'avoir été joué par Champagne, nous trouvons Champagne furieux d'avoir été mystifié par Lise, et Olivier plus furieux encore de l'expédition nocturne de sa prétendue. Cependant, Richelieu, tout en harcelant d'abord la jeune grisette, ne tarde pas à réhabiliter l'honneur de Mme Bancelin et à rendre hommage à la vertu de Mlle Lise.

Tout s'arrange donc pour le mieux, ou à peu près, et ce n'est pas un mince résultat, je vous prie de le croire, après cette épopée d'invraisemblances.

Parlez-moi de la partition de M. Gevaert! C'est, comme je vous l'ai dit, un opéra-comique dans toute la grâce, dans toute la fraîcheur de son acception. C'est vif, c'est gai, c'est mélodieux et coloré.

Parmi les morceaux qui ont particulièrement charmé l'auditoire, il faut signaler la ronde, *C'est l'heure du couvre-feu* ; le duo: *Adieu le jour s'enfuit* ; un très-joli trio, et la ronde chorale: *Qui vous a donné* ; au second acte les couplets de Richelieu, l'air de Lise, le duo: *Il est bon de rire*, et le quintette: *Ha ha ha* ; enfin au troisième acte, les ravissants couplets: //173// *Maître Queux*, un excellent trio bouffe, et les couplets de Lise racontant son aventure. Les chœurs sont animés, pleins d'entrain. L'instrumentation est riche, sans intempérance. Bref, c'est une musique essentiellement riante, non pas dans le sens figuré, mais dans toute son expression physiologique ; le rire est noté, il s'épanouit sur les pupitres, il éclate dans les gosiers, il s'épand en jets argentins sur les lèvres de Mme Cabel. Aussi jamais cette charmante cantatrice n'avait-elle rencontré un rôle mieux approprié à sa nature. Ce type de grisette lui sied à ravir, elle s'y est naturellement incarnée. Ses vocalises hardies, ses trilles, et ses notes piquées, son jeu coquet et ses intarissables minauderies font merveilles.

Immédiatement après Mme Cabel, il faut citer Mlle Lemercier qui, dans le rôle de la servante Cadichonne, a remporté les honneurs de la comédie ; elle gasconne avec une verve des plus humoristiques, et le gai compère Berthelier lui donne la réplique d'un façon étourdissante.

Mocker, qui par obligeance a pris la place de Couderc, a tiré tout le parti possible de la tâche difficile dont il s'est chargé. Le type de Richelieu aurait eu besoin d'un autre interprète, on le sait ; mais on sait aussi qu'au point de vue de la grâce et de l'aisance Mocker ne laisse rien à désirer. Sainte-Foy est un Champagne des plus délurés ; Ponchard et Prilleux sont parfaits et toujours en situation.

Tout le monde enfin, sans en excepter le majestueux Paliani, a fait bravement son devoir, et *Château Trompette* ainsi nanti, avec sa musique toute française, traversera glorieusement la saison d'été — qui continue de briller par son absence.

LE MÉNESTREL, 29 avril 1860, pp. 172-173.

Journal Title: LE MÉNESTREL
Journal Subtitle:
Day of Week: Sunday
Calendar Date: 29 April 1860
Printed Date Correct: Yes
Volume Number:
Year: 27
Series:
Issue: 22
Livraison:
Pagination: 172-173
Title of Article: Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique
Subtitle of Article: *Château Trompette*, opéra-comique en trois actes,
paroles de MM. Cormon et Michel Carré, musique
de M. Gevaert
Signature:— J. Lovy
Pseudonym —:
Author: — Jules Lovy
Layout: Internal Review
Cross-reference: